

— Oh ! oui, aie confiance, Marie ! Tu guériras dans cette île enchanteresse. Nous serons encore heureux comme autrefois, l'un par l'autre, l'un pour l'autre.

La malade secoua sa tête blonde.

— Il ne faut plus songer au complet bonheur, ami, il n'existe pas sur cette terre d'exil ; que Dieu nous y accorde encore quelques années de paix, et je le bénirai.

Un silence s'établit entre ces deux êtres qui paraissaient avoir tant d'affection et de bonne entente entre leurs cœurs. Les doigts unis, ils regardaient la nature merveilleuse qui les entourait s'endormir lentement dans le calme du soir.

Septembre touchait à sa fin, mais dans cette île privilégiée, ce mois où l'automne commence avait encore la splendeur d'un rayonnant été. Les parfums des fleurs montaient, très doux, vers eux ; la mer, sillonnée par les légères balancelles, se moirait sous les feux du soleil couchant.

La barcarolle d'un pâtre ramenant son troupeau de chèvres, aux clochettes tintantes, leur parvint sur les ailes d'une brise tiède et embaumée. Soudain l'*Angelus* y mêla ses sons pieux, et un même mouvement fit se courber les fronts de Marie et de Roger, qui unirent encore leurs âmes dans une même prière.

Quand ils les relevèrent, les yeux de la jeune femme étaient encore humides. Alors, d'un accent où vibrerait l'angoisse la plus intense, Roger, se penchant vers elle, lui murmura les vers exquis que le poète adresse à la *Désolée* :

Dire que je suis là, mon ange, et que tu pleures,
Mourante comme un lys qui cherche le soleil ;
Dire que ton chagrin veille et compte les heures
De tes longues nuits sans sommeil !

Marie eut un regard qui implorait.

— Donne-moi mon rosaire, mon Roger, dit-elle, et aie confiance. Si Dieu le veut, je te serai rendue.

Il prit dans une coupe le chapelet béni en perles précieuses, qu'une grande croix d'or terminait, et le lui tendit.

— Prie, Marie, et puise la résignation dans ta prière.

Et sentant aussi les pleurs le gagner, il sortit.

Quelques instants plus tard, Roger se promenait, d'un pas saccadé, sous les orangers du jardin, à travers les branches fleuries desquels apparaissaient déjà les premières étoiles.

Le charme de cette splendide soirée n'influa pas sur lui ; sa belle tête brune, aux grands yeux noirs striés d'or, se penchait vers sa poitrine. Il ne pensait qu'à la bien-aimée qu'il avait laissée, triste et lassée, sur la terrasse, son rosaire entre les doigts, cherchant dans la prière, un apaisement à son mal physique et moral. Et, d'une voix où passaient des larmes, il se murmurait la dernière strophe de la poésie si bien appropriée à leur situation :

Et je m'en vais sous l'œil des étoiles moroses,
Portant la double croix de son mal et du mien,
Criant au ciel, criant à la pitié des choses :
Elle pleure, et je ne peux rien !...

CHAPITRE II

UN RETOUR VERS LE PASSÉ

Avant de venir chercher un refuge pour une immense souffrance et un chagrin sans repos dans cette île bénie de Majorque, le comte Roger de Peilrac habitait les environs de Bayonne. Il résidait dans la vieille demeure familiale aux tours gothiques, où il avait grandi entre ses parents, dont il était l'unique enfant.

Leur fortune lui permettant de vivre selon ses goûts, il les quittait souvent pour entreprendre de longs voyages. Il en revenait enthousiasmé ; sa nature poétique lui faisait apprécier mieux qu'un autre les beautés naturelles, les merveilles des pays et des villes qu'il traversait.

A l'aide des notes et des dessins pris pendant ces excursions, il rédigeait des relations charmantes que toutes les revues, appréciant ce genre littéraire, auraient été heureuses de publier. Le charme du style, la fidélité des descriptions, l'art des dessins donnaient à ce travail une réelle valeur.

Quel charme, après ces excursions lointaines, de s'asseoir au foyer, où l'avaient attendu, patient, le comte de Peilrac, esprit profond, au caractère loyal, et sa femme, la douce comtesse Mathilde, dont la distinction et la bonté étaient sans égales. Dans le grand salon, qu'une longue suite d'ancêtres aux goûts artistiques avaient orné de meubles rares, d'objets d'art, de splendides peintures, ils passaient de bonnes soirées, où la causerie alternait avec la musique, pendant que la bise sifflait dans les grands arbres dépouillés.

Un feu pétillait dans l'âtre immense, dans lequel on plaçait facilement une grosse souche moussue. La comtesse travaillait sous la lampe, dont le large abat-jour soyeux tamisait la trop vive lumière, tout en écoutant le comte et Roger parler de ces contrées si belles qu'ils connaissaient tous deux.

— Je voyage par la pensée tant vos descriptions sont colorées, mes biens chers, disait-elle en leur souriant.

Parfois de vieux amis des environs qui, comme les châtelains de Peilrac, ne quittaient pas leurs domaines malgré l'hiver, venaient augmenter le cercle intelligent et aimable autour de la vaste cheminée, aux montants admirablement sculptés. Un thé exquis était servi par la maîtresse du logis dans cette tiède atmosphère, où les plantes de la serre jetaient une note gaie et des parfums pénétrants.

Et l'hiver passait, rapide, au milieu de ces plaisirs de l'esprit et du cœur. Car les pauvres n'étaient pas oubliés par ces âmes nobles, qui auraient craint de jouir des biens que leur donnait la richesse s'ils n'en avaient porté une large part aux malheureux.

Roger employait les heures de la journée à des travaux littéraires. Il collaborait à plusieurs journaux où ses relations de voyage, ses articles scientifiques et sociaux étaient toujours les bien accueillis. Mais malgré cet emploi sagement équilibré du temps, la venue du printemps le trouvait inquiet ; il aspirait à d'autres horizons. Sachant combien sa pré-